

# LE RECIT DE LA SOUFFRANCE : DU SUBISSEMENT DE LA VIOLENCE A L'ASCENSION SOCIALE DES HEROS DANS *LA VOIE DE MA RUE* DE SYLVAIN KEAN ZOH ET *DOULEUR INTIME* DE FATOU DIOMANDE

**Didjour KAMBIRE**

*kdidjour@yahoo.fr*

*Université Peleforo Gon Coulibaly*

## Résumé

*La condition sociale devient de plus en plus préoccupante à telle enseigne qu'elle constitue un centre d'intérêt pour nombre de romanciers. Un univers social contemporain fait de violence reste le champ de bataille de tout individu. Alors les romanciers, acteurs sociaux vont décrire les réalités de leur quotidien, par l'entremise fictionnelle. Pour ce faire, Sylvain KEAN ZOH et Fatou DIOMANDÉ, dans leurs œuvres respectives *La Voie de ma rue* et *Douleur Intime*, s'engagent dans la peinture des contingences sociales. S'inscrivant dans une perspective d'obédience sociologique et psychologique, les deux auteurs mettent en scène des récits qui évoquent les tribulations des personnages. Ceux-ci observent une résilience afin de se hisser au sommet dans leur société respective. Ainsi, la présente contribution vise-t-elle à montrer, dans une perspective sociologique et psychologique, tout en recourant à la sociocritique les différentes péripéties que les personnages victimes ont connu avant d'accéder à l'accomplissement social.*

**Mots-clés :** *Ascension sociale – ostracisme – récit de souffrance – résilience - société – violence*

## Abstract

*The social condition becomes more and more worrying to such an extent that it constitutes a center of interest for many novelists. A contemporary social universe made of violence remains the battlefield of every individual. So the novelists, social actors will describe the realities of their daily life, through fiction. To do this, Sylvain KEAN ZOH and Fatou DIOMANDÉ, in their respective works *La Voie de ma rue* and *Douleur Intime*, engage in the painting of social contingencies. As part of a sociological and psychological perspective, the two authors stage stories that evoke the tribulations of the characters until their success in society. Thus, the present contribution aims to show, from a sociocritical perspective, the different adventures that the victim characters have experienced before accessing social fulfillment.*

**Keys words:** *Social ascension – ostracism – story of suffering – resilience – society – violence*

## Introduction

La thématique de la souffrance est couramment abordée dans les débats littéraires. Elle apparaît sous la plume de plusieurs romanciers à des degrés divers. Elle est aussi décrite de façon singulière et impressionnante par certains auteurs. La description faite parfois de ce thème met l'accent sur des traits frappants des réalités perçues. Ces traits laissent transparaître la peine de certains acteurs. C'est le cas dans les romans *La Voie de ma rue* de Sylvain KEAN ZOH et *Douleur Intime* de Fatou DIOMANDÉ où un accent particulier est mis sur l'état d'âme des personnages. La situation évoquée, dans ces romans, vire à l'humiliation et au traumatisme du personnage. Il s'agit là d'un état de souffrance qui désigne, en effet, « *les dysfonctionnements organiques (...) notamment la manière dont le moi vit ceux-ci, ainsi que les atteintes et les privations corporelles, et la manière dont il investit corporellement ses souffrances psychologiques soit sous forme de somatisation, soit comme élément d'interaction avec autrui.* » (Renault, 2008 : 318). Il ressort de ces propos que la souffrance peut être physique ou psychologique. Elle est un phénomène social et humanitaire qui rend vulnérable certaines couches sociales. Elle est aussi un état d'inconfort que traverse l'être, en l'occurrence les personnages des œuvres choisies comme support d'analyse. Dans *La Voie de ma rue*, elle est vécue par un personnage masculin et dans *Douleur Intime*, elle a été supportée par une jeune fille.

Pour mieux cerner les contours de ce phénomène, la présente étude vise, en effet, une exploration textuelle de la souffrance des personnages du corpus, dans une perspective sociologique et psychologique, tout en recourant à la sociocritique dont le but est « *de dégager la socialité des textes. Celle-ci est analysable dans les caractéristiques de leurs mises en forme, lesquelles se comprennent rapportées à la sémiotique sociale environnante prise en partie ou dans sa totalité.* » (Popovic, 2011 :16). Le texte littéraire est, en effet, un « *discours social* » (Angenot, 1889), c'est-à-dire un produit de la société. C'est pourquoi, Régine ROBIN (1988 :105) souligne que « *les processus de textualisation ne sont vus qu'en fonction des stéréotypes circulant dans l'ensemble du discours social sans que le texte n'ait la possibilité de les transformer, de les déplacer ou de les ironiser.* ». Le texte romanesque est, de ce fait, un réseau des faits sociaux. Pour ce faire, cette analyse entend mettre en évidence la manière dont les auteurs peignent la violence endurée par les

personnages jusqu'à ce qu'ils connaissent une amélioration sociale et s'affichent comme des archétypes de survie de la société contemporaine.

## **1- La violence comme un marqueur de la souffrance des personnages**

La souffrance est consubstantielle à l'existence humaine. À ce propos, René ROUSSILLON écrit que : « *l'existence de l'être humain est indissociable d'une certaine souffrance. Vivre c'est non seulement rechercher le bonheur, mais également affronter toutes sortes de souffrances liées à des pertes, des désillusions, des séparations, des sacrifices et des renoncements. Une certaine dose de souffrance accompagne toute existence humaine.* » (2014 : 194). S'il est vrai que l'existence humaine est empreinte de souffrance, il convient de souligner qu'elle atteint parfois une intensité au point où elle devient insupportable et entrave l'épanouissement de l'être victime. Le terme souffrir comporte « *deux acceptions, deux éléments à entendre ensemble : souffrir c'est avoir mal et supporter. Souffrir, c'est en partie subir ce qui arrive en éprouvant une certaine passivité...* » (Perrotin, 2006 :7). Il relève de ces acceptions que souffrir, c'est subir tout le mal qui arrive en endurant les effets. Cela est d'ailleurs le quotidien de certains personnages romanesques qui font figure de proue en surpassant la souffrance dont ils sont sujets. Ces personnages sont le plus souvent victimes du rejet dans leur milieu de vie. C'est le cas dans les romans *La Voie de ma rue* de Sylvain KEAN ZOH et *Douleur Intime* de Fatou DIOMANDÉ. L'intrigue de ces deux œuvres met en scène deux individus aux prises du destin.

roman de Sylvain KEAN ZOH est une mise en scène d'un destin harmonieux d'une famille qui vole en éclat à la suite d'un accident tragique de la mère. Quant à celui de Fatou DIOMANDÉ, il est question d'un drame d'une jeune fille bien éduquée, désorientée par la fatalité de la vie. En fait, chacun des personnages principaux, dans les deux romans mentionnés, vit une situation dramatique, qui effrite l'harmonie de la destinée préétablie par leur différente famille biologique. Dans *La Voie de ma rue*, la famille se disloque à la mort de la mère, car le père est incapable de jouer le rôle de celle-ci. Dans *Douleur Intime*, une jeune fille voit son destin s'écrouler suite à un viol. Le destin implacable de la souffrance auquel ces personnages principaux font face est dû au rejet dont ils sont victimes. Dans ces textes, la mort et le viol deviennent les motifs de souffrance des personnages.

Le terme de souffrance s'applique « à des affects ouverts sur la réflexivité, le langage, le rapport à soi, le rapport à autrui, le rapport au sens, au questionnement » (Ricoeur, 2013 : 14). La souffrance, dans ces termes, est une expérience de dénuement total vécue par une personne. Elle affecte la psychologie de la personne, dans un contour affectif et relationnel. Le sujet dans ce laps de temps vit une altération émotionnelle, car un vide se fait autour de lui, vu qu'il est abandonné de tous. Il devient un individu sans repère et un paria de la société qui ne doit pas être fréquenté. Dans ce sens, sylvain KEAN ZOH et Fatou DIOMANDÉ ont fait mention de cette impasse délétère qui accable les héros romanesques à travers les personnages WONKATO Éric et BOTIGA Myria. Éric issu d'une famille modeste où règne l'affinité et le confort se retrouve dans la disette, à la suite d'un drame. Il en est de même pour la jeune élève Mira bannie par sa famille, à la suite d'une grossesse contractée dans un viol. Les deux romans sont des exposés de la misère des personnages, dans une acception physique et psychique.

### ***1-1- La violence physiologique et l'aliénation sociale des personnages***

La violence, selon le dictionnaire Wikipédia, est « l'utilisation de force ou de pouvoir, physique ou psychique, pour contraindre, dominer, tuer, détruire ou endommager. Elle implique des coups, des blessures, de la souffrance, ou encore la destruction de biens humains ou d'éléments naturels. » Cette forme de violence est présente, dans le récit de Sylvain Kean ZOH. Il décrit la vie d'un couple où la femme est bastonnée par un mari alcoolique. Dans le roman *La Voie de ma rue*, une illustration se lit dans le passage ci : «

Pendant que papa et maman cherchaient à s'expliquer la visite de la femme du voisin alcoolique, nous entendîmes un grand vacarme. C'étaient des bruits venant de la maison hantée. Notre visiteuse pleurait et appelait au secours. Papa se précipita sur les lieux où plusieurs hommes du quartier se trouvaient déjà. (...) Il traversa la route qui nous séparait de la maison hantée et, une fois devant celle-ci, frappa au portail comme s'il voulait le fracasser. Et c'est le petit dont on battait la mère qui vint ouvrir la porte, en pleurs. » (*La Voie de ma rue*, p.25-26)

Le passage fait mention d'un homme qui exerce des sévices sur sa femme à qui un autre vient au secours. La souffrance subie par le personnage, dans l'extrait ci-dessus, se lit à travers les verbes conjugués à l'imparfait de l'indicatif « pleurait » et « battait ». Le verbe d'action utilisé, ici, souligne les effets de la maltraitance du personnage. Quant au verbe « pleurer », il amplifie les conséquences du mauvais traitement. La violence endurée par la femme est physiologique ou physique. Étant exercée par son conjoint, elle est appelée violence conjugale. Elle est définie, au sens étroit, par Graham et Gurr (1969) « *comme un comportement visant à causer des blessures aux personnes ou des dommages aux biens.* » Elle est une force exercée pour changer l'action d'autrui. Cette force est connue par bon nombre de personnages romanesques, en l'occurrence, dans l'œuvre de Sylvain Kean ZOH et celle de Fatou DIOMANDÉ. Dans *Douleur Intime*, c'est le personnage Myra qui paie les frais de la violence, à travers ce passage :

Dès qu'elle se retrouva suffisamment près de lui, Yaël la saisit brutalement par le tronc et la jeta sur un vieux canapé qui se trouvait dans le couloir conduisant à la cuisine. Il la maintint d'une main et de l'autre dégrafa la boucle de sa ceinture. Ses bras étaient maintenus le long de son corps. La jeune fille était sidérée. Elle était si surprise qu'elle eut du mal à réaliser le piège dans lequel elle était prise.

Yaël l'écrasait de tout son poids et respirait bruyamment. Myra pleurait en murmurant des mots, des phrases incohérentes. Elle le suppliait de la laisser s'en aller. Mais le jeune homme refusait d'entendre raison. (*Douleur Intime*, p.35-36)

La scène décrite, dans cet extrait, est un cas de viol, une autre forme de violence que subie la gent féminine. L'acte du viol est visible, dans les expressions « la saisit brutalement », « la maintint d'une main », « ses bras étaient maintenus le long de son corps ». Les expressions relevées renvoient à une action de force, une action qui n'est pas voulue par la victime. D'ailleurs l'adverbe « brutalement » confirme les propos. Myra est victime d'une agression sexuelle. À cet effet, « *le corps des femmes, leur sexe sont objet de violence quotidienne.* » (Perrot, 2010 : 15). Il est évident que la violence rencontrée par les deux personnages est due au genre. Si pour le personnage de Sylvain Kean ZOH, la violence est liée à son statut social, ce n'est pas le cas pour le personnage de Fatou DIOMANDÉ qui

en est victime à cause de son sexe. Il convient de souligner que la violence faite aux femmes est un acte délictueux. Elle enfreint les valeurs sociales, car elle a des répercussions néfastes sur la femme surtout celle qui est au foyer. L'exemple est patent, dans l'œuvre *La Voie de ma rue*, dans la mesure où la mère battue ne peut pas exercer pleinement l'autorité de mère. Celle-ci, est, en effet, victime d'humiliation. Le passage suivant en est une manifestation :

Vous avez gagné aujourd'hui Django. Mais votre protégée ira se chercher un toit ailleurs. Ce n'est pas chez nous qu'elle passera la nuit... Ce dernier ne manqua pas d'assener, au passage, un coup de pied à sa pauvre femme qui se précipita rapidement dehors pour échapper à son alcoolique de mari. Les instants qui suivirent ses valises volèrent dans tous les sens à la vitesse d'un T.G.V.

Maman s'approcha d'elle et la rassura.

- Nous allons vous héberger ce soir. Pour le reste, nous verrons demain. Pendant ce temps Mme Gouéssé avait réuni les affaires éparpillées et les transportait chez nous. La voisine prit la main de son fils et se dirigea vers notre maison sous le regard ahuri de l'assistance. (*La Voie de ma rue*, p.27)

Il s'agit encore là d'une scène de violence conjugale où la mère est congédiée après une dispute avec son mari. La mère vit dans un univers fragilisé et défavorisé par le père de famille alcoolique. L'univers conjugale doit être un lieu de complicité entre les conjoints pour permettre à ceux qui y vivent de s'épanouir. Dans le texte soumis à l'analyse, le comportement agressif du mari amène la femme à s'éloigner de celui-ci. En effet, la violence dont il est question ici, est similaire à celle qui s'établit lorsque : « *le chef, l'institution, la loi ou le référent collectif et permanent, c'est-à-dire les dispositifs de l'interdit ou du contact, vacillent. La violence est comprise ici comme l'essence même de l'anomie, comme l'institution en négatif [...].* » (Devisch, 1998 : 453) Partant de cette affirmation, le chef renvoie, dans le cas présent, au père de famille. Dans *La Voie de ma rue*, le père en question est un alcoolique et somme toute est un individu imprévisible, à la vue de l'instabilité comportementale dont il est susceptible à tout moment. C'est le cas du père du narrateur, devenu alcoolique suite à la mort de sa femme qu'il présente dans les lignes suivantes : « *c'est ainsi que*

*mon père est devenu alcoolique. Désormais, il rentrait du travail en chantant, souvent torse nu, parfois uniquement en culotte, sans chaussures, parfois avec d'énormes blessures sur le corps. L'inspecteur des écoles primaires de Man avait installé son inspection dans les bars et les boîtes de nuits. »* (La Voie de ma rue, p.45) Le présent père tel que décrit par le narrateur est sans repère. La consommation de l'alcool constitue en effet, un tumulte dans la construction et l'émancipation de celui. L'intégration sociale du père est compromise à telle enseigne qu'il a élu « les bars » et « les boîtes de nuit » comme lieux de fréquentation, en abandonnant son lieu de travail. Le père est devenu, ainsi, un déséquilibré social qui pour la moindre chose sombre dans la violence. Une telle attitude se vérifie, lorsque celui-ci par coïncidence aperçoit sa servante avec une bouteille de sucrerie destinée au répétiteur des enfants. Il s'en prend à lui à ces mots : « *C'est ça, monsieur le donneur de cours à domicile ! Maintenant c'est vous le maître dans cette maison. On vous sert mes boissons, on vous lave les souliers. Tout le monde est à votre service ici. Eh bien moi, non. Allez ouste ! hors d'ici et que je ne vous revoie plus jamais ni chez moi, ni sur ma route.* » (La Voie de ma rue, p.47) La violence du père épouse la conception de René Girard. À propos il « *conçoit la violence comme possibilité du meurtre sans fin de l'homme par l'homme c'est-à-dire la séquence contagieuse, imprévisible et inassignable des vengeances et contre-vengeance qui est la négation du social comme monde de la règle.* » (Girard, 1972 : 207) La violence est une posture de travers et antisocial. Les foyers de violence sont considérés comme une imprécation qu'il faut conjurer, car la violence est pour la plupart la source du dysfonctionnement social.

### ***1-2- L'ostracisme : un agent déclencheur de la souffrance des personnages***

Le terme ostracisme est du champ de la psychologie. Il renvoie à l'idée d'une personne exclue d'une collectivité. Du ressort social, l'ostracisme est observé chez certains personnages romanesques dû à l'attitude paranoïaque de certains individus. Ce comportement rigide appelé « ostracisme social » par Willams Kipling amène d'autres à se tenir en réclusion. Le cas est bien manifeste, dans les deux romans, choisis comme support d'analyse. Dans *La Voie de ma rue*, l'ostracisme est vécu, dans la famille du narrateur, suite au caractère austère de la nouvelle femme de leur père et dans *Douleur Intime*, c'est Myria qui vit cet état de rejet de ses parents, à cause de la grossesse contractée à la suite du viol. Parlant de ce comportement Anthony CURSAN écrit qu' : « *Il s'agit d'un*

*comportement social particulièrement subtil que tout individu peut être amené à rencontrer au cours de sa vie.»* (Cursan, 2014 : p.4) L'ostracisme est un comportement aversif qui pousse l'individu à se mettre à l'écart. Le sujet ostracisé traverse un moment d'isolement social qui est parfois source de souffrance psychologique. Dans les œuvres respectives de Sylvain Kean ZOH et Fatou DIOMANDÉ, les principaux personnages ont été victime de cet instant d'ostracisation.

Ce qui m'étonne jusqu'à ce jour, c'est que papa n'a jamais rien su. Il n'a même pas remarqué que nous avons changé, que nous ne parlions presque plus à Dahou. C'est vrai qu'il rentrait toujours à un moment où nous étions dans la salle d'étude. Mais il aurait quand même pu s'apercevoir que sa femme ne nous faisait plus étudier, qu'elle ne nous donnait plus de consignes et que, pour les affaires nous concernant, elle préférait s'adresser à Suzanne ou à Juliette. C'était comme si elle avait peur de nous. Quand c'était papa qui venait nous chercher à l'école et que nous devions la retrouver à la maison, Dahou avait du mal à nous embrasser si elle n'avait pas, entre-temps, eu le temps de se réfugier dans leur chambre. Désormais pour nos besoins : argent de poche, matériel scolaire et autres, nous nous adressions directement à Suzanne qui était la plus âgée des domestiques. Dahou ne nous réveillait plus les matins. Elle ne venait plus nous chercher à l'école arguant que ses mains tremblaient au volant. Malgré toute cette *guerre froide* papa n'a jamais rien su. (*La Voie de ma rue*, p.71)

Le texte fait état d'une situation précaire dans une famille. Les indices textuels montrent qu'il s'agit de la famille du narrateur. Les enfants sont, ici, en froid avec leur seconde mère. Ce que le narrateur caractérise de « *guerre froide* ». La relation entre les enfants et la nouvelle mère est en berne. Dans cette famille, la controverse interne est psychologique, puisque rien ne se laisse entrevoir le comportement des enfants et vis-à-vis de la nouvelle femme. Mais il s'installe plutôt un état de distanciation entre la nouvelle mère et les enfants. Cette distance sociale dont souffre la mère se lit dans l'expression suivante : « ... nous ne parlions presque plus à Dahou. » Il faut souligner que l'infidélité de la présente mère découverte par les enfants est la cause de leur rejet et du repli de « la reine mère » sur elle. Elle évite les enfants de peur que ces derniers ne dénoncent son acte



ignoble. Si chez Sylvain KEAN ZOH, le rejet paraît silencieux, ce n'est pas pareil chez Fatou DIOMANDÉ. Dans le récit de *Douleur intime*, la mère bannit sans ambages sa fille victime d'un viol comme suit :

Sa mère sans une once d'émotion lui lança :

- Eh Myra, prends tes affaires et pars de cette maison. Je ne veux plus te revoir, pécheresse. La jeune fille n'en croyait pas ses oreilles. Sa mère venait de la mettre à la porte à lieu de l'aider, de la soutenir, elle la victime. (*Douleur Intime*, p.64)

Le rejet est, dans la séquence ci-dessus, brutal et violent. Une telle forme de rejet occasionne le traumatisme psychique. Il engendre une blessure émotionnelle, car le personnage est repoussé, méprisé, dénigré ou mis à l'écart que ce soit dans le cercle familial ou amical. À ce propos, Myra en est martyre. Elle souffre du rejet de sa mère et de ses amis. La morose vie de Myra est présentée, dans le détail suivant : « *Depuis ce terrible jour la vie de la jeune lycéenne bascula dans le vide, ses rapports avec ses amis se dégradèrent.* » (p.47). Elle traverse une étape relationnelle dramatique de sa vie où elle est abandonnée pour une injustice qu'elle a subie. Elle se sépare de ses parents. Les contours sombres du quotidien de la jeune lycéenne sont énoncés dans le passage ci :

Myra s'en alla de chez ses parents, n'emportant avec elle quelques affaires, essentiellement ses effets scolaires. Elle tenait malgré tout à réussir son baccalauréat. Subitement, le temps s'assombrit. La pluie, comme prise de rage, s'abattait sur la ville. Myra n'en avait cure. Elle marchait sous cette pluie, protégeant ses affaires dans un sachet plastique, enroulé sous son corsage. Dans son regard, se lisait une grande détresse. Sa tête lui faisait très mal et ses yeux étaient gonflés à force d'avoir pleuré. Personne ne s'intéressait à ses larmes. (*Douleur Intime*, p.67)

La jeune fille est émotionnellement affaiblie à tel point qu'elle ne se soucie plus des intempéries. Nonobstant la « grande détresse », elle garde le moral car elle s'est engagée à parvenir au succès, comme l'indique le texte : « *malgré tout réussir son baccalauréat* ». Cette situation délétère est aussi vécue par Éric, dans le récit de Sylvain KEAN ZOH. Dans *La Voie de ma rue*, l'abandon d'Éric se saisit dans ces lignes : « *Mes pleurs et cris ont vite cessé et le village a rapidement retrouvé son aspect habituel. A la vérité, comme je l'ai*

déjà dit, les gens se croyaient obligés de compatir à ma douleur. Ils venaient verser des larmes de crocodiles et s'en retournaient chez eux. Je me savais seul dans ma souffrance. » (p.123). Tout comme Myra, Éric est oublié par les siens à la mort de ses parents biologiques. Ces deux personnages principaux vont affronter les affres de la vie.

## **2- De la résilience sociale des personnages à un engagement de soi**

Partir d'un stade de reprouvé social à une étape de favorisé est une épreuve de longue haleine. Mais certains personnages romanesques ont su se hisser au rang de leader face à cette situation de rétrogradation. Le rejet et l'humiliation sont, en effet, les épreuves rencontrées, dans leurs différents parcours. Les épreuves peuvent être « *des problèmes sociaux ou des expériences dans lesquelles les conduites ne correspondent pas aux attentes et aux rôles attribués, dans lesquelles la subjectivité ne renvoie pas aux modèles des attitudes et des représentations proposés* » (Dubet, 1994 : 257). La pensée laisse distinguer une inadéquation entre les acquis du sujet éprouvé et l'état où baigne celui-ci. Il naît, ainsi, une insécurité d'adaptation, objet de la souffrance que le sujet doit affronter. Ainsi chaque personnage traverse-t-il de façon singulière cette adversité sociale. Les personnages « *même lorsqu'ils occupent des places sociales similaires, les manières dont ils s'acquittent de certaines épreuves conditionnent par la suite, par sédimentation, celles qui les attendent* » (Martucelli, 2006 : 414). Il ressort de ces propos que même si les personnages ont une position sociale actuelle identique, cela ne demeure pas évidente dans le futur, car certains paramètres peuvent modifier les cours de vie. Chaque personnage reste acteur de sa destinée par les actes qui engagent l'avenir. Avec détermination, certains arrivent à un accomplissement social et deviennent des modèles, dans la société. À cet égard, cette étape de l'analyse s'évertuera à montrer l'élévation sociale des personnages Éric et Myra, malgré toutes les difficultés rencontrées.

### ***2-1- De l'endurance des personnages au progrès social***

L'ascension sociale du héros romanesque est toujours faite de contrecoups. Le personnage romanesque bien qu'étant fictionnel est à l'image de la personne sociale dont la vie est un ensemble de péripéties. Les œuvres romanesques sont, en effet, « *comme une source possible pour*

*l'imagination et l'explication sociologiques et se présente à travers trois grandes versions herméneutiques (des profondeurs, de l'écriture et de l'invention).* » (Barrère, al., 2011). Le roman est de ce fait une société fictive où évoluent les personnages. Il est objet d'une inspiration qui relate la société, dans toutes les dimensions. Pour ce faire, les romans choisis pour l'analyse font la déclinaison des réalités sociales sous plusieurs perspectives. Dans *La Voie de ma rue* où la thématique est centrée sur les enfants de la rue, est assortie d'une poétique qui montre comment un enfant issu d'une famille aisée peut se retrouver à la rue. Quant à *Douleur Intime*, la thématique est axée sur la guerre et le viol. Elle est une œuvre qui retrace les circonstances susceptibles d'amener une famille à haïr leur enfant et le bannir.

Le roman négro-africain, en tant que moyen d'expression privilégié de la réalité sociale, contribue à la fixation du quotidien du continent. À cet effet, la narration, dans ces deux œuvres, recourt aux épreuves de la vie des personnages. Le parcours des personnages, dans ces œuvres, est parsemé d'embûches et de douleurs où « *il en résulte une souffrance psychique qui est en cause dans les syndromes de désorientation, de confusion, de perte de confiance en soi et de perte de confiance dans les autres, dans les crises d'identité et dans les dépressions pouvant aller jusqu'au suicide, notamment lorsqu'un agent se voit entraîné malgré lui à participer à des pratiques que moralement il réprouve.* » (Dejours, 2007 :274) Il faut souligner que la souffrance la plus patente des douleurs que vivent les personnages, dans les œuvres de notre étude, est d'ordre psychologique, qu'ils doivent supporter, en développant une certaine résilience. À ce propos, face au refus des compères et parents, Myra et Éric ont supporté toutes sortes d'humiliation. Ils ont appris à se battre d'eux-mêmes. Les références textuelles sont nombreuses. Dans *La Voie de ma rue*, les indications textuelles apparaissent comme suit : « *Je ne dis pas que nous haïssons papa. J'essaie seulement de montrer que nous avons énormément souffert de son mariage avec Dabou. De façon directe, il ne nous faisait rien de mal. Mais sa conduite avec sa femme était plus qu'un supplice pour nous.* » (*La Voie de ma rue*, p.85) Dans ce relevé, le personnage-narrateur fait un exposé de sa souffrance psychologique. Il continue pour relater son endurance face à la précarité dans laquelle ses jours avaient basculé :

Nous étions, désormais, livrés à nous-mêmes, t'ai-je déjà dit.  
Dans cette difficile et insupportable situation, notre seul salut

était ma capacité à faire certains travaux. Car s'il y avait au village des gens qui acceptaient de nous donner à manger, c'était toujours après m'avoir fait travailler. Ce n'était pas facile mais avec une bonne organisation, mes frères et moi arrivons chaque jour à trouver ne tâche génératrice de nourriture. (...) Des fagots à chercher là, la lessive à faire ici, ou de l'eau à puiser ailleurs. Je faisais tous ces petits travaux dans la même journée car les repas que l'on me fournissait pour chaque tâche étaient à peine suffisants pour moi seul. Il me fallait donc travailler assez pour avoir de quoi nourrir trois personnes... (*La Voie de ma rue*, p.116)

Le paragraphe présente le drame du narrateur, tout en soulignant les épreuves qu'il doit surmonter pour subvenir aux besoins primaires des frères cadets. Bien que la situation soit pénible, le personnage héros mène des actions d'envergures pour leur survie. Chez Fatou DIOMANDÉ, l'héroïne est une lycéenne abandonnée à elle-même après un viol. Elle trouve refuge chez sa tante et affronte les turpitudes de son univers pour satisfaire ses désirs et réaliser ses rêves.

Le succès de Myra et Éric est dû à un dépassement que les sociologues appellent « habitus ». En effet, selon le dictionnaire Encyclopédia, l'habitus désigne l'ensemble des dispositions à agir que les individus héritent de leur trajectoire sociale et notamment des conditions de leur socialisation. Pour élucider cette définition, il faut souligner que les difficultés vécues par les deux personnages leur ont permis de se forger un chemin de conduite qui reste la voie d'accès à la réussite sociale. Myra a adopté un mental de fer pour assurer son année scolaire et Éric qui s'est retrouvé à la rue d'Abidjan est obligé de se faire des amis de circonstances. Les deux personnages n'ont pas eu le même parcours, mais ils ont eu à surmonter les obstacles qui se présentaient à eux, dans leur front quotidien. Myra doit, un instant de sa vie, conjuguer avec une grossesse et une maladie incurable à savoir le VIH SIDA. Quant à Éric, il doit subir les vicissitudes de la rue. Même si les œuvres *La Voie de ma rue* et *Douleur Intime* laissent une saveur pathétique au lectorat, elles sont, avant tout, des répertoires de bravoures sociaux et d'abnégation. Le récit, dans ces œuvres, est une poétique d'appel à la résilience sociale. La résilience est, en fait, « une capacité qui résulte d'un processus dynamique évolutif, au cours duquel l'importance d'un traumatisme peut dépasser les ressources du sujet [et qu'elle] est variable selon les circonstances, la nature des traumatismes, les contextes

*et les étapes de la vie. Elle peut s'exprimer de façons très variées, selon les différentes cultures.* » (Manciaux, 2001 : 327). La lecture de ces romans amène à envisager un avenir meilleur quelles que soient les circonstances déstabilisantes. Dans cette vision, il écrit que :

Les résilients nous apprennent qu'on peut trouver en soi des ressources parfois insoupçonnées pour faire face et continuer à vivre une vie qui en vaille la peine ; et qu'on peut aussi compter, dans ce but, sur le soutien de personnes de confiance, sur son entourage plus ou moins proche, sur un certain support social. Les épreuves ainsi surmontées sont souvent source de progrès humains, y compris spirituels : combien de personnes ne disent-elles pas qu'elles en sont sorties grandies !

Cela est bien perceptible dans *La Voie de ma rue* et *Douleur Intime*, dans le parcours des personnages Éric et Myra. Ils sont les prototypes des personnages résilients. Ils ont su résister aux difficultés liées à leur condition de vie. Malgré la maladie et la grossesse, Myra « *reprit les cours* » (p.74) et « *elle devait surtout supporter le poids des regards des élèves sur elle. À l'école l'ambiance était donc insupportable pour la jeune fille.* » Elle est victime de toutes les railleries ; « *mais tout cela n'empêcha pas Myra de suivre les cours avec assiduité et d'avoir à cœur de réussir son baccalauréat. Elle était toujours au nombre des meilleurs élèves de la classe.* » (p.74) Quant à Éric, il trouve asile dans la rue d'Adjamé où son quotidien rime avec la misère et vols. Mais contrairement aux habitudes des enfants de la rue, il se détourne du vol et de l'agression. Le texte montre cela par ces termes : « *Voler, agresser ne m'intéressait pas.* » (p.130). Au-delà des calamités de la rue, l'œuvre dévoile une société résiliente aux phénomènes des enfants de la rue, dans le passage suivant : « *Tu es un enfant de la rue et un mur difficilement franchissable te sépare des autres enfants. Ici, tu n'as plus de droit et la société te refusera certaines choses sous prétexte que tu représentes désormais un danger pour elle.* » (p.141). L'hostilité de la société à l'égard des enfants de la rue réside dans le bafouement des « *droits fondamentaux de l'enfant (...)* tels que les droits relatifs à la santé, à l'éducation et à l'aide juridique » (Iwuchukwu, 2015 : 445). La société semble tourner le dos aux enfants qui vivent dans la rue malgré eux. Ainsi le roman de sylvain KEAN ZOH constitue-il une exhortation de la société à la condition de vie des enfants de ce milieu. L'affirmation suivante du narrateur l'atteste : « *la société doit aller au secours des enfants qui vivent dans la rue.* » (p.150). En ce qui concerne *Douleur Intime*,

le roman dans l'ensemble est une lucarne ouverte à la gent féminine et surtout à la condition sociale de la jeune fille, en proie à toutes sortes de victimisation.

## ***2-2- De l'expérience de la souffrance au service de la communauté***

La souffrance ou la douleur, selon certaines sources internet, est, « au sens large du terme, une expérience de désagrément et d'aversion liée à un dommage ou à une menace de dommage chez l'individu. » La souffrance, en tant que phénomène de société est « *la conséquence néfaste du divorce entre, d'une part, les aspirations sociales des individus nourries par l'ouverture des possibilités de mobilité sociale et, d'autre part, la réalisation objective de cette mobilité.* » (Soulet, 2009 :72) Elle est l'élément fondamental qui constitue la liaison négative des phénomènes émotionnels. Elle est aussi un élément oblitérateur des relations humaines. Le sujet souffrant est objet des médisances, dans la communauté, car celui constitue une charge. Mais lorsqu'il franchit le cap de la souffrance, il devient un être d'encensement à qui toute la société fait allégeance. Ce phénomène est représenté, dans les récits de Fatou DIOMANDÉ et de Sylvain KEAN ZOH.

L'œuvre *Douleur Intime* met en exergue la souffrance et les actions du personnage Myra, en faveur de la communauté scolaire, à son élévation sociale. À cet effet, Myra, en dépit de sa séropositivité, est devenue Assistante sociale spécialisée. Elle se met au service des élèves de Talla et mène des actions de sensibilisation sur le VIH/SIDA, après avoir intégré l'Association des Mères Séropositives. Résiliente à la maladie, « *séropositive, Myra s'était battue durant toutes ces années, non pas pour être en bonne santé, mais pour rester en vie. Aujourd'hui elle n'en pouvait plus.* » (p.92) Myra est au crépuscule de la vie. À sa mort, Yann, le fils né du viol, est promu enseignant-chercheur de droit. Il décide de perpétuer les actions de sa mère. Ainsi, comme sa défunte mère, Yann sert la communauté, en ouvrant un cabinet d'avocat qui a été un succès.

À propos de l'œuvre *La Voie de ma rue*, il convient de souligner que le récit tout en relatant les conditions des enfants de la rue est plutôt une campagne de sensibilisation ouverte à l'attention de tous, en ce qui concerne la situation dramatique des enfants de la rue. À cet égard, WONKATO Éric, le narrateur, devenu adulte, adresse une lettre à Touou son ami devenu journaliste où il dresse l'univers des enfants de la rue et

les causes plausibles, dans l'intention de le convaincre à publier. Au-delà de la sensibilité des lecteurs, WONKATO Éric amène la société à porter un intérêt particulier au phénomène des enfants de la rue. Myra BOTIGA et Éric WONKATO sont deux personnages héros qui après leur ascension sociale se sont engagés dans les actions du bien-être social. Myra sensibilise les élèves sur le phénomène VIH/SIDA, tandis que Éric porte un regard particulier sur le phénomène des enfants de la rue et invite la société à s'investir dans l'éradication de ce fléau.

## Conclusion

Pour conclure, la présente étude est une analyse sociologique de la souffrance des personnages romanesques dans *La Voie de ma rue* et *Douleur Intime*. Elle a permis d'explorer l'émanation des facettes de la souffrance, dans les deux récits. Ainsi, les personnages ont subi la violence, une forme de souffrance, jusqu'à ce qu'ils deviennent des modèles. La violence endurée par les personnages est, en effet, d'ordre physique et psychologique. Par ailleurs, la violence qu'elle soit physiologique ou psychologique engendre une ostracisation des sujets qui doivent vivre une résilience, afin de s'afficher. Les personnages de ces œuvres, lorsqu'ils ont atteint leur ascension sociale, se sont mis au service de leur communauté. En effet, *La Voie de ma rue* de Sylvain KEAN ZOH et *Douleur Intime* de Fatou DIOMANDÉ sont des œuvres qui promeuvent la sensibilisation de la société. Elles sont engagées dans la défense de la société vulnérable. L'une est centrée sur la situation défavorable des enfants de la rue et l'autre est orientée vers la dénonciation des formes de violence faites aux femmes.

## Bibliographie

### I-Corpus

DIOMANDÉ Fatou, (2017), *Douleur Intime*, Abidjan, Vallesse. KEAN ZOH Sylvain, (2002), *La Voie de ma rue*, Abidjan, NEI.

### II-Ouvrages consultés

ANGENOT Marc (1889), *Un état de discours social*, Montréal, Le Préambule.

- BARRÈRE Anne**, MARTUCCELLI Danilo (2011), « Lectures sociologiques du roman : à la croisée de deux projets de connaissance », *Sociologie de l'art*, <https://www.cairn.info/revue-sociologie-de-l-art-2011-1-page-177.htm>.
- CURSAN Anthony** (2014), « Impact de l'ostracisme au sein d'un groupe d'individus de même sexe ou de sexe opposé sur les performances à plusieurs tâches stéréotypées selon le genre », *Thèse*, Université de Bordeaux.
- DEJOURS Christophe** (2007/4), « Vulnérabilité psychopathologique et nouvelles formes d'organisation du travail » (approche étiologique), *L'information psychiatrique*, Vol. 83, p.269-275.
- DEVISCH René** (1998), « La violence à Kinshasa, ou l'institution en négatif », *Cahiers d'Etudes africaines* 150/152, Vol 38, p.441-469.
- DUBET François** (1994), *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.
- GIRARD René** (1972), *La violence et le sacré*, Paris, Grasset.
- IWUCHUKWU Matthew Omee** (Décembre 2015), Discours romanesque épistolaire dans La voie de ma rue de Kean Zoh: situation, défis et devenir juridiques des enfants de la rue, *Revue internationale des humanités et des études culturelles*, Volume 2 Numéro 3, p.445-453.
- MANCIAUX Michel** (2001), « La résilience : Un regard qui fait vivre », *Société d'édition de revues*, Études, Tome 395, p.321-330.
- MARTUCCELLI Danilo (2006), *Forgé par l'épreuve : L'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand Colin.
- PERROT Michelle (2010), *Violence envers les femmes : le non des femmes handicapées*, Paris, L'Harmattan.
- PERROTIN Catherine** (2006), « Regard du philosophe sur la souffrance de l'être humain », *InfoKara*, Vol. 21, p.7-8.
- POPOVIC Pierre (2011), « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques* [En ligne], 151-152 | 2011, mis en ligne le 13 juin 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1762> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.1762>.
- RENAULT Emmanuel** (2008), « Les contours d'une conceptualisation », *Souffrances sociales*, Paris, Les éditions la Découverte, p.303-360.
- RICOEUR Paul** (2013), « la souffrance n'est pas la douleur », *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricoeur*, Paris, PUF, p.13-34.



ROBIN Régine (1988), « De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture : le projet sociocritique », *Revue Littérature* no 70, p.99-109.

**ROUSSILLON René** (2014), *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, France, Elsevier Masson.